Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1996)

Heft: 1-2

Artikel: Tel un palimpseste : la "sémiotique" effacée de Husserl

Autor: Ænishanslin, Jean-François

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870260

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

TEL UN PALIMPSESTE
(LA «SÉMIOTIQUE» EFFACÉE DE HUSSERL)

> Comme s'il fallait à la fois sauver le nom et tout sauver fors le nom, *sauf le nom,* comme s'il fallait perdre le nom pour sauver ce qui porte le nom...

S'inscrivant donc au sein de l'écart ouvert dans un exergue amphibologique (épigraphe et hypogramme), cet article interroge le statut du nom, et plus généralement du signe, dans la philosophie husserlienne. Cette investigation s'opère notamment à partir d'une lecture d'un projet de «sémiotique», que l'on peut considérer comme un avant-texte aux *Recherches logiques* et que Husserl avait entrepris avant de l'effacer aussitôt — pour le recouvrir tel un palimpseste de l'ample texte de la phénoménologie. A l'horizon, bien entendu, la question de la possibilité de celle-ci.

L'itinéraire philosophique de Husserl a débuté, on le sait, par une réflexion sur les mathématiques, la logique et le langage. Husserl a du reste souvent insisté sur le fait que la phénoménologie, en tant que descriptions des structures de la conscience, rencontrait «d'une manière non fortuite[1]» la problématique de la logique et du langage — celle du *logos*. Aux alentours de 1900, la question du langage — généralement thématisée dans l'horizon de préoccupations logicistes — occupait d'ailleurs le devant de la scène philosophique et bon nombre de philosophes fixaient leur attention sur la question du signe et de la signification. Cela conduisit certains, comme Frege et à sa suite Wittgenstein, à opérer un tournant par lequel le langage fut mis au centre des réflexions philosophiques, alors que d'autres,

---

1. Edmund HUSSERL, *Logique formelle et logique transcendentale*, tr. S. Bachelard, Paris : P.U.F., 1957, p. 354.

comme Husserl, interprétèrent de manière traditionnelle cette question du langage comme un détour préliminaire. Bien que Husserl fût en effet très près d'opérer un tel «tournant linguistique» — au point que certaines de ses analyses semblent le rendre inévitable — il a progressivement concentré ses intérêts sur ce qui allait le rendre impossible dans la tradition phénoménologique. Et c'est cette configuration, où tournant et détour s'enchevêtrent dans un nœud de décisions parfois implicites mais dont les conséquences sont incalculables, qui se trouve ici étudiée, dans l'un des rares textes husserliens exclusivement consacrés à la problématique du signe.

Ce texte, «Sur la logique des signes (sémiotique)[2]» — écrit en 1890 mais jamais publié par Husserl — constitue vraisemblablement l'ébauche d'une partie de ce qui aurait dû être le second tome de sa *Philosophie de l'arithmétique*. Dès l'avant-propos de ce premier ouvrage, Husserl annonçait en effet qu'il serait bientôt suivi d'un second volume, dont l'une des études concernerait «la logique générale des méthodes symboliques», c'est-à-dire, précisait-il entre guillemets et entre parenthèses, la «("sémiotique")[3]». Entre guillemets, cette sémiotique, parce que ce terme est une citation. Husserl l'emprunte effectivement à plusieurs philosophes : à Locke, qui propose dans son *Essay Concerning Human Understanding* d'appeler la «doctrine des signes» du nom de sémiotique ; à Lambert également, qui consacre à la *Semiotik* l'un des quatre chapitres du *Neues Organon* — celui qui précède le chapitre intitulé *Phänomenologie*; et surtout à Bolzano qui, citant fréquemment tant Lambert que Locke, accorde une large place à la théorie des signes dans sa *Wissenschaftslehre*[4]. Or l'emprunt, on l'aura soupçonné, ne se limite pas au seul mot sémiotique, et l'on retrouve dans l'essai husserlien maintes distinctions proposées notamment par Bolzano. «Sur la logique des signes» se laisse ainsi lire comme un palimpseste, comme un parchemin dont Husserl aurait effacé çà et là les premières inscriptions pour y tracer les prémisses de

---

2. Edmund HUSSERL, «Sur la logique des signes (sémiotique)», in *Articles sur la logique*, tr. J. English, Paris : P.U.F., 1975, p. 415-44. Les citations dont la référence n'est pas mentionnée renvoient toutes à cet essai ; les traductions ont été revues.

3. Edmund HUSSERL, *Philosophie de l'arithmétique*, tr. J. English, Paris : P.U.F., 1972, p. 4.

4. Le manuscrit husserlien se réfère ainsi explicitement, en le qualifiant d'important, au chapitre «Semiotik» de la *Wissenschaftslehre*. On sait par ailleurs que Husserl annota abondamment son exemplaire du livre de Bolzano et qu'il souligna la définition du terme sémiotique dans la traduction allemande de l'*Essay* de Locke.

ce qui un jour allait s'appeler phénoménologie. Ce texte recouvre ainsi partiellement ceux sur lesquels il s'écrit en les lisant, sans les cacher entièrement néanmoins, si bien qu'on peut les y lire encore à travers son écriture diaphane. Cet essai n'est cependant pas une simple répétition de la doctrine bolzanienne, et en plus d'un endroit Husserl adopte des perspectives fort différentes ; la position de Bolzano subit ainsi de notables déplacements textuels, et la strate issue de cette entreprise de réécriture n'est ni simplement transposée, ni véritablement réélaborée — plutôt disposée selon une autre économie. Aussi les guillemets marquent-ils, en démarquant le terme «sémiotique» du reste du texte, le subtil mais considérable écart que Husserl voit déjà se creuser entre l'étude bolzanienne des signes et celle à laquelle il travaille — mention d'un usage possible mais à éviter du terme sémiotique, terme d'un autre dont Husserl tient cependant lui aussi à faire usage. Or le mot sémiotique est non seulement mis entre guillemets, mais encore et surtout entre parenthèses, car il s'agit précisément de suspendre, de mettre hors jeu, hors circuit (bref, entre parenthèses), le caractère illusoire que pouvait avoir aux yeux de Husserl une théorie des signes qui ne soumettait pas d'emblée ces derniers à un intuitionnisme de principe. Réduction avant la lettre qui garantira, par l'intermédiaire certes d'autres réductions au moins aussi décisives, la possibilité d'une «phénoménologie» à venir, phénoménologie qui ne s'écrira cependant qu'après avoir effacé le mot sémiotique lui-même — qu'après avoir d'ailleurs patiemment gratté la problématique du signe. L'essai sur les signes de Husserl, qui s'inscrit donc *entre* une sémiotique déjà entre parenthèses et une phénoménologie non encore consignée, marque ainsi la trace du travail qui rendra possible ses investigations ultérieures. Aussi pourrait-on sans doute répéter ici ce que disait Derrida des *Recherches logiques*, à savoir qu'«une lecture patiente [y] ferait apparaître [...] la structure germinale de toute la pensée husserlienne[5]».

Nous ne pouvons étudier ici l'ensemble de cet essai de sémiotique, ni suivre dans leurs détails les très nombreuses distinctions conceptuelles que Husserl y effectue ; risquons-nous néanmoins à en lire les premières pages — qui posent dès le début la question du statut de la représentation dans le langage. Le texte s'ouvre en effet sur la distinction entre deux types de contenus représentatifs, qui pourraient soit être donnés intuitivement, soit au contraire ne se donner que par l'intermédiaire de signes. Considérant tout d'abord les contenus intuitifs,

---

5. Jacques DERRIDA, *La Voix et le phénomène*, Paris : P.U.F., 1967, p. 1.

Husserl avance qu'ils sont donnés «d'une manière *propre*, c'est-à-dire tels qu'ils sont» — pureté d'un contenu pleinement donné à la conscience, sans qu'aucun détour extérieur ne vienne en affecter la présence. Mais ce ne sont pas ces «contenus propres» qui l'intéressent ici, et il s'engage résolument dans l'étude des autres contenus représentatifs, ceux qui se donnent dans les signes. Or ces derniers *renverraient* à des contenus, qui ne seraient donc pas directement présents puisqu'ils ne se donneraient que «d'une manière *impropre* ou *symbolique*, c'est-à-dire par la médiation des *signes*». Conformément à ce que laissait déjà entendre la logique du titre, le langage est ainsi d'emblée secondarisé relativement à la pureté du contenu présent à soi, par une décision qui se laisse d'ailleurs repérer tout au long de l'histoire de la métaphysique. Car selon sa structure traditionnellement déterminée, le signe est ce qui remplace la chose en son absence : lorsque la chose ne se présente pas, lorsqu'elle n'est pas présente «en chair et en os», lorsqu'on ne peut en avoir l'intuition présente, le signe permet d'effectuer le détour par lequel on vise à se la réapproprier. C'est pourquoi la donation par les signes n'est que provisoire, n'est qu'une *médiation* en vue d'une fin intuitive : les signes, écrit Husserl, «sont eux-mêmes représentés de façon propre». Aussi considère-t-il l'appropriation par l'intuition comme le *telos* idéal du signe et de son impropriété transitoire. Cet intuitionnisme de principe sera d'ailleurs toujours l'exigence à laquelle sera soumise la description phénoménologique — et la possibilité de rattacher l'impropriété du signe à une appropriation intuitive occupera Husserl dans l'ensemble de ses réflexions sur le langage.

Or, ce qui peut ainsi tenir lieu de la chose en son absence, ce qui peut autrement dit servir de signe, ce peut être deux types d'entités. Husserl commence en effet par noter qu'il est possible de recourir à des «marques caractéristiques conceptuelles». C'est alors une qualité quelconque de la chose qui sert de signe, par exemple les qualités de l'aluminium comme signe caractéristique de ce métal. Néanmoins, si l'on fait certes usage de tels «signes», on recourt surtout à d'autres entités signitives, que Husserl appelle «signes sensibles extérieurs»; et c'est l'étude de ces signes-ci qui va permettre de caractériser la spécificité du langage verbal. Pourtant Husserl, ouvrant apparemment la problématique du signe linguistique dans sa dimension la plus vaste, la confine immédiatement dans les étroites limites d'une possibilité particulière. Car les signes extérieurs, c'est-à-dire «les signes au sens étroit», sont d'emblée compris comme des noms : selon un schème que l'on retrouve tout au long de la tradition, le langage est conçu comme un ensemble de noms — comme une nomenclature, où

le langage consisterait à appeler (*calere*) les choses par leur nom. L'étude husserlienne des signes et de la signification prendra dès lors comme modèle structurel le cas particulier de la nomination.

Aussi Husserl commence-t-il à déterminer la structure du signe en général à partir de l'analyse du nom commun, qu'il définit ainsi : «Tout nom commun est un signe pour une représentation générale, et celle-ci est à son tour un signe pour chacun des objets qui se rangent sous un concept abstrait correspondant.» Selon la topologie qui se met ici en place, un nom commun est donc un signe pour une «représentation générale» — scène de théâtre dans laquelle cette représentation, elle-même signe à son tour, met en scène la collection sous le concept abstrait de chacun des objets que le signe «embrasse en vertu de sa "codésignation" (*Mitbezeichnung*)». Aussi cette matrice ternaire constitue-t-elle pour Husserl la structure la plus générale de la signification, où le nom fait signe vers une représentation ou un signifié, qui fait à son tour signe vers un objet ou un référent. Par nom commun, il faut donc entendre tout ce qui peut être intelligible par soi-même, tout ce qui prétend à une signification complète et autonome, bref, tout ce qui relève de la *phônè sémantikè*. C'est à ce titre qu'il y aurait — selon les grammairiens classiques responsables de cette description — des noms substantifs certes, mais aussi des noms verbaux et des noms adjectifs, parce que tous ces mots seraient en quelque sorte «relevables» dans la nominalisation. Et pour Husserl, qui reprend ici l'opposition traditionnelle entre catégorèmes et syncatégorèmes, tout ce qui relève du catégorème est en droit nominalisable[6].

Quoi qu'il en soit pour l'instant du nom, Husserl considère que peut être signe d'une chose «tout ce qui la distingue (*auszeichnen*), ce qui est propre à la différencier (*unterscheiden*) des autres». Au moment de définir le signe, Husserl le caractérise donc comme étant tout ce qui peut distinguer par une *différence* quelconque une chose d'une autre : c'est-à-dire, pour reprendre les deux termes de la première distinction, ou bien des propriétés intrinsèques à la chose, ou bien — et

---

6. Husserl précisera en effet à l'occasion d'une autre distinction : «La matière est représentée par des noms ; la forme par des expressions syncatégorématiques. [...] Les noms servent, et c'est là leur fonction particulière, à désigner les contenus absolus, les fondements de la relation. Au contraire, les expressions syncatégorématiques ont pour fonction d'exprimer la relation entre les éléments absolus de la pensée.» Cette description ne sera jamais remise en cause et sera reprise, dans les mêmes termes ou presque, tout au long de l'itinéraire husserlien, notamment dans les *Recherches logiques*, dans les *Idées directrices pour une phénoménologie* et dans *Logique formelle et logique transcendentale*. Nous y reviendrons à la fin de notre parcours.

surtout — des signes sensibles extérieurs (des signifiants), signes qui permettent donc aussi de la distinguer, en raison précisément de leur différence réciproque au sein d'un système de signes — par exemple au sein du «système de signes le plus important que nous possédions, le langage». De même que toute chose est inscrite dans un système au sein duquel elle renvoie aux autres choses, de même le signe s'inscrit-il dans une chaîne à l'intérieur de laquelle il renvoie aux autres signes par un jeu différentiel. Le signe semble donc affecté par un principe de différence, tant du côté de la chose que du côté du signifiant. Pourtant, malgré certaines apparences, Husserl se situe en quelque sorte aux antipodes de Saussure, qui considère quant à lui que le système linguistique ne comporte pas de termes positifs, pleins ou présents en eux-mêmes — donc que la face signifiée est elle-même entraînée dans le système de la différence[7]. Car Husserl, qui en raison de sa perspective logico-cognitive doit maintenir la possibilité d'une présence à soi du signifié, ne peut que limiter le règne de la différence et la destiner soit à la chose, soit au signifiant — préservant ainsi dans sa pureté l'idéalité du signifié. C'est pourquoi il peut dire que les signes en général sont, comme le suggérait déjà la secondarité provisoire qu'il leur assignait d'emblée, «propres à guider nos pensées vers les contenus qui les possèdent». Aussi, lorsqu'il poursuit en disant que «le concept de signe est précisément un concept de rapport», il ne faut pas comprendre — du moins pas dans toutes les implications que cette thèse pourrait avoir — que le signe renvoie toujours déjà à d'autres signes ou marques caractéristiques appartenant à ce dont il est signe. Car contrairement à Saussure, pour qui le principe de différence est la condition de la signification, Husserl situe la signification dans la relation de correspondance entre le signe et le «désigné» (*Bezeichnete*), en comprenant bien entendu ce désigné ou ce signifié comme un terme plein et positif. C'est pourquoi il peut dire que «pour que le concept de signe soit possible, pour que nous puissions à dessein utiliser et inventer des signes, il faut que le rapport du signe et du

---

7. Voir Ferdinand de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot, 1985, p. 166 : «... *dans la langue il n'y a que des différences*. Bien plus : une différence suppose en général des termes positifs entre lesquels elle s'établit ; mais dans la langue il n'y a que des différences *sans termes positifs*. Qu'on prenne le signifié ou le signifiant, la langue ne comporte ni des idées ni des sons qui préexisteraient au système linguistique, mais seulement des différences conceptuelles et des différences phoniques issues de ce système. Ce qu'il y a d'idée ou de matière phonique dans un signe importe moins que ce qu'il y a autour de lui dans les autres signes.»

désigné ait été remarqué d'une manière particulière». Et l'on ne voit que trop dans cette proposition que le langage est bien conçu comme une nomenclature : il y aurait d'abord une chose à désigner ou un concept à signifier, qui seraient unis secondairement à un signe ou un signifiant — à un nom-d'objet correspondant à cette chose ou à ce concept.

Mais Husserl doit ici faire droit à cette sorte d'écart entre le nom et la chose manifesté par l'équivocité de certains signes, écart qui ouvre précisément le jeu de la signification. C'est ce qu'il fait en proposant une autre distinction, entre signes univoques et signes plurivoques, classes qui se dédoublent chacune entre les signes qui sont univoques ou plurivoques d'une manière contingente et ceux qui le sont par définition. Ainsi le nom propre, en tant qu'il est propre, est en droit univoque alors que le nom commun est plurivoque par définition. Husserl souligne cependant qu'un nom propre, qui n'est alors plus vraiment propre, peut contenir une plurivocité contingente si plusieurs personnes portent le même nom (alors qu'inversement un nom commun peut ne renvoyer en fait qu'à un seul objet, devenant par là univoque d'une manière contingente). Mais le nom propre d'un individu n'est pour ainsi dire jamais une singularité pure : le nom Jacques est en effet applicable — est en fait appliqué — à tant d'individus qu'il constitue bien plutôt un exemple d'équivocité remarquable. Tout nom propre, en tant qu'il est un signe, est en effet lui aussi pris dans un système de différence, et l'exemple du nom propre devrait plutôt inviter à conclure à la plurivocité essentielle de tout signe linguistique. Le propre du nom propre s'efface donc déjà, on le voit, avec l'univocité qu'il est censé représenter et ménager. Or cette nouvelle complication déstabilise l'exemplarité du nom propre, et par là le privilège que Husserl entend accorder au nom en général, car la possibilité de nomination propre devrait être la matrice à partir de laquelle on comprend le langage, dans la mesure où le nom propre semble désigner sans détour l'individu nommé par lui.

A moins qu'une nouvelle frontière, tracée entre le direct et le médiat, ne parvienne à affermir cette topographie du nom. C'est ce que Husserl entreprend d'établir en effectuant une autre distinction, qu'il situe étrangement «en annexe». En annexe, certes, mais en une annexe «particulièrement importante». Car de cette distinction dépend rétrospectivement la possibilité des précédentes. En tant qu'annexe, elle s'attache en effet à l'«objet principal» de la discussion, secondairement, accessoirement — un peu comme le nom s'attache à l'objet, secondairement, provisoirement — mais elle est du même coup, dans l'après-coup, l'assise sans laquelle la discussion s'abîmerait dans le

néant — de la même manière que sans le nom, nul «objet», nul «individu» ne porterait le nom. On comprend donc l'importance de cette distinction, car il s'agit de comprendre ce qui permet de passer du signe à la chose — du langage au monde. C'est pourquoi il faut distinguer aussi rigoureusement que possible entre deux cas de figures — entre deux figures du nom : «les signes et les choses peuvent en effet être joints ou bien directement ou bien indirectement sous la médiation d'autres signes». Husserl commence par analyser la structure du signe indirect, et montre que la signification de ces signes est une sédimentation de signes. Ainsi, explique-t-il, le signe S peut être un signe pour S_1, celui-ci pour S_2, celui-ci peut-être à son tour un signe d'un S_3, jusqu'à ce que finalement le signe S_n désigne directement l'objet en question[8]. Ce dernier signe excède donc, d'un de ses côtés du moins, la chaîne des renvois différentiels, en ce sens qu'il met un terme rassurant au renvoi des signes entres eux. En lui-même, ce signe ne renvoie qu'à la «chose même». Et la possibilité de ce signe ultime, que Derrida a parfois proposé d'appeler «signifié transcendental», est sans doute ce qui a le plus préoccupé Husserl dans ces travaux sur le langage. On le comprend d'ailleurs : de lui dépend en effet la possibilité d'un accès à la «chose même». Cette possibilité est pourtant fortement compromise par des complications qui ne tardent pas à s'annoncer. Husserl continue en effet en avançant que «tout nom propre est un signe direct, tout nom commun est un signe indirect». (Notons au passage que c'est là que se révèle au mieux l'exemplarité du nom propre et sa nécessité dans une telle conception.) Pourtant, précise-t-il aussitôt, «tous les signes plurivoques, qui codésignent une extension déterminée de plurivocité, sont indirects». Or Husserl ne remarquait-il pas plus haut que le nom propre ne pouvait pas être protégé d'une plurivocité impossible à réprimer, et donc

8. On ne peut qu'être frappé par l'affinité de cette description avec celle de Peirce, à l'immense différence cependant que pour ce dernier *tout* signe est nécessairement interprété par un autre signe, sans qu'il soit possible de mettre un terme à la chaîne des interprétants. Aussi s'agit-il d'une différence essentielle et qui engage tout ce qui distingue la phanéroscopie peircienne de la phénoménologie husserlienne, dans la mesure où elle détermine la façon dont le rapport entre représentant (*representamen* ou *Stellvertreter*) et manifestation est envisagé, c'est-à-dire ou bien comme signe suscitant encore un interprétant ou bien comme présentation intuitive originaire et vérité de la chose elle-même. C'est d'ailleurs cette différence que relève Peirce dans l'un des rares passages où il critique explicitement Husserl (Voir Charles Sanders PEIRCE, *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, éd. Ch. Hartshorne et P. Weiss, Cambridge : Harvard U.P., 1966, vol. VIII, p. 146).

qu'on ne pouvait pas lui garantir ce privilège de désigner univoquement le monde ? On le voit : la possibilité rassurante de mettre un terme à la suite des renvois par un signe direct et univoque semble bien compromise.

Quel que soit le statut des signes directs et des noms propres, Husserl reconnaît que le cas du nom propre (*onoma idion*) est tout à fait particulier. Car selon cette idionomatique de type aristotélicien, le nom propre ne serait ni un catégorème, ni un syncatégorème. Il aurait en effet la particularité de n'avoir point de signifié : ne signifiant rien à proprement parler, il *désignerait* — univoquement, directement : sans passer par le circuit de la signification — celui qu'il nomme. Signification et désignation semblent ainsi parfaitement coïncider dans les signes directs. Dans les autres signes, au contraire, il convient de séparer ce qu'ils signifient de ce qu'ils désignent. Car le nom commun, s'il désigne certes aussi l'objet dont il est le nom, ne le fait pas directement. Husserl montre en effet qu'il y a dans les signes indirects «des médiations entre signe et chose, et [que] le signe désigne la chose justement par ces médiations, et c'est précisément pour cela qu'elles constituent la signification». La signification d'un signe indirect semble donc résider dans les médiations signitives : la signification serait en quelque sorte la chaîne des signes intermédiaires, la suite des renvois différentiels qui permettent, selon Husserl, à ce signe d'être attaché telle une étiquette à la chose.

Mais cette caractérisation de la signification va se trouver relativisée, et dans une certaine mesure inversée, par la dernière distinction que nous lirons ici. Husserl propose en effet, d'ailleurs on ne peut plus classiquement, de distinguer les signes équivalents des signes non équivalents. Des signifiants différents peuvent en effet désigner la même chose, et être alors équivalents, comme c'est le cas dans une définition ou dans une traduction. Ainsi la traduction paraît-elle précisément fonctionner grâce à la différence entre signifiant et signifié. La réciprocité, selon l'exemple de Husserl, entre roi et *rex* suppose en effet une équivalence pure entre les deux termes de la traduction — pureté qui ne peut tirer son origine que d'un «signifié transcendantal». Or, pour revenir à la question du nom propre, celui-ci, en tant qu'il ne possède pas de signifié, ne devrait pas pouvoir être traduit. C'est d'ailleurs en partie pour cette raison que la tradition a pu croire qu'un tel signe échappait aux systèmes des signes. Et en effet, «Faiseur de voile» ne traduit pas Schleiermacher, pas plus que «Frédéric» ne traduit Friedrich. Pourtant Husserl propose dans un second exemple un signe équivalent à «Guillaume II». Comme il n'est évidemment pas question de traduire ce nom propre (bien qu'ici même «Guillaume II»

traduise effectivement «Wilhelm II»), Husserl propose comme définition de ce nom «l'actuel empereur d'Allemagne». Or, après avoir défini la définition comme étant «une proposition qui exprime la signification d'un signe extérieur par un signe équivalent de ce genre», Husserl fera cette curieuse remarque selon laquelle il est impossible de définir un signe direct extérieur — donc un nom propre, par exemple — car «un signe direct extérieur n'a pas de signification exprimable en signes (*ein direktes äusserliches Zeichen hat keine in Zeichen ausdrückbare Bedeutung*)». Curieuse, cette conclusion l'est à plus d'un titre. D'abord parce que Husserl semble se contredire en proposant un équivalent à un signe direct extérieur tout en prétendant qu'il est impossible de le faire, mais surtout parce qu'il envisage ici la possibilité d'une signification sans signes — signification purement idéale, inexprimable signitivement. Si la signification des signes indirects (ne) s'exprime (que) dans des signes — c'est ce que Husserl montrait plus haut — il semble donc que pour lui la signification des signes directs est muette, ne pouvant ni se dire, ni s'écrire. Et c'est sans doute ici, pour le dire par avance, que l'on peut entrevoir la différence que Husserl tracera plus tard dans les *Recherches logiques* entre les signes indicatifs et les signes expressifs.

Comme on l'a dit, Husserl ne fit jamais paraître cet essai de sémiotique, pas plus que le second volume de la *Philosophie de l'arithmétique* dans lequel il devait prendre place, en raison sans doute de la critique dévastatrice que Frege avait adressée au psychologisme du premier tome[9]. Or l'effacement de ce texte laissera un blanc dans la phénoménologie, blanc que Husserl essaiera de recouvrir et de com-

9. Voir Gottlob FREGE, «Compte rendu de *Philosophie der Arithmetik I* de E. G. Husserl», in *Ecrits logiques et philosophiques*, tr. C. Imbert, Paris : Seuil, 1971, p. 142-59. On sait que Husserl prit très au sérieux cette critique et la fit sienne, du moins dans ses grandes lignes, dans les *Prolégomènes* aux *Recherches logiques*. Il n'est néanmoins pas sûr qu'il ait pour autant échappé à tout psychologisme. Certains lecteurs — comme Frege justement, mais aussi Peirce — furent déçus de voir que l'«éminent Husserl» (Peirce) s'était employé dans les *Recherches* proprement dites à cerner les contours d'une phénoménologie qui, loin d'être une logique pure de tout élément psychique, échafaudait la théorie des actes de conscience et des vécus intentionnels que l'on sait.

bler à de multiples occasions. Ces différents essais ressemblent alors à ce palimpseste dont nous parlions plus haut, qui présente une interminable stratification d'écriture — derrière chaque couche, un autre texte, écrit de la même main ou non d'ailleurs, qui aurait à son tour utilisé l'élément d'une ancienne œuvre ou détourné les restes d'une première ébauche. On peut néanmoins se demander si l'abandon peut-être prématuré du projet de sémiotique n'a pas laissé dans la théorie husserlienne de l'intentionnalité un emplacement vacant, que les *Recherches logiques* ne parviendront pas vraiment à combler. C'est du moins ce que semble indiquer la réouverture ultime de ce projet, près de cinquante ans après sa première esquisse, dans *L'Origine de la géométrie*.

Mais laissons cette question, et considérons plus précisément les *Recherches logiques*, qui suivent immédiatement l'élaboration et l'abandon de l'essai sur les signes et qui s'ouvrent d'ailleurs sur la problématique du langage. Comme on sait, le grand livre de Husserl débute en effet par une analyse des concepts de signe et de signification. Or, dans leur critique de l'interprétation psychologiste de l'idée de vérité, l'originalité des *Recherches* consiste à dégager la signification dans son idéalité *a priori*. Husserl n'en conclut pourtant pas que la signification signifie par elle-même, sans recours à quelque remplissement intuitif que ce soit ; comme l'a montré Derrida, il hésite au contraire entre une orientation manifestement formaliste et un puissant motif intuitionniste. Or Derrida, dans son interprétation du mouvement par lequel Husserl finit par résister devant la différance originellement non originaire du signe, met au premier plan une analyse subtile de la distinction husserlienne entre le signe expressif et le signe indicatif. Aussi son interprétation ramène-t-elle, implicitement du moins, la détermination de la signification à celle de signe. On peut cependant se demander si l'entreprise de Husserl ne vise pas au contraire à établir la possibilité d'une signification qui résiderait à part du signe. Car si elle commence certes par la distinction des types de signes, la détermination husserlienne de la signification lui reconnaît dès les premiers paragraphes un «contenu» idéal :

> Une expression a [...] une signification quand un remplissement *possible*, en d'autres termes la possibilité d'une illustration intuitive, formant une unité, correspond à son intention. Cette possibilité est manifestement visée comme idéale ; elle ne concerne pas les actes occasionnels de l'expression, ni les actes occasionnels de remplissements, mais leurs contenus idéaux : la signification en tant qu'unité idéale (qui doit être ici qualifiée de signification intentionnelle) et la

> signification remplissante qui lui est, sous un certain rapport, rigoureusement adéquate[10].

Or, dans la mesure où la signification exhibe ainsi un contenu idéal, compris parfois aussi «en tant que sens intentionnel, ou en tant que sens ou *signification pure et simple*[11]», dans la mesure où la signification a en d'autres termes un contenu qu'elle soutient et maintient à elle seule, l'essence de la signification peut être vue «non dans le vécu qui confère la signification, mais dans son "contenu" qui présente une unité intentionnelle identique[12]». Ce contenu idéal, qui paraît ici ou là libérer la signification de toute intuition de remplissement[13], permet surtout à Husserl de la déterminer comme si elle était indépendante du signe — comme si un abîme séparait en droit le signe de la signification. Et en un sens, toute la première *Recherche* vise à établir la possibilité d'une signification indépendante de tout signe[14].

Reparcourons ainsi, et de ce point de vue, le chemin qu'emprunte Husserl. La première *Recherche* s'ouvre, on le sait, sur cette thèse bien connue : «Tout signe est signe de quelque chose, mais tout signe n'a pas une "*signification*", un "*sens*" qui soit "*exprimé*" avec le signe[15].» Car il existe, montre Husserl, des signes, les indices, qui n'expriment rien, sont privés de signification (*Bedeutung*) ou de sens (*Sinn*) — de signification donc de sens, puisqu'il refuse ici la terminologie frégéenne. La signification est ainsi en droit le privilège de l'expression, bien qu'en fait elle soit toujours déjà corrompue par l'indication. Husserl renonce dès lors à s'interroger sur le signe en général pour s'engager dans l'examen de l'expression pure de toute indication — expression dont il croit trouver un exemple dans la «vie solitaire de l'âme». Or, cette décision de réduire l'indice pour ne s'occuper que de l'expressivité revient à abandonner l'étude du signe en tant que tel : car pour Husserl seul l'indice est véritablement un signe. A un moment crucial de sa démonstration en effet, Husserl se

---

10. Edmund HUSSERL, *Recherches logiques*, t. 2, tr. H. Elie et al., Paris : P.U.F., 1961, vol. I, p. 65.
11. *Ibid.*, p. 61.
12. *Ibid.*, p. 113.
13. Sur ce point, voir la très heideggerienne étude de Jean-Luc MARION, «La Percée et l'élargissement : contribution à l'interprétation des *Recherches logiques*», in *Réduction et donation*, Paris : P.U.F., 1989, p. 11-63.
14. Voir notamment le dernier paragraphe (35) de la première *Recherche* : «significations "en soi" et significations dans l'expression», *Recherches logiques*, t. 2, vol. I, p.118-19.
15. E. Husserl, *ibid.*, p. 29.

demande si dans le soliloque l'expression pleine n'est pas là aussi contaminée par l'indication. «Devons-nous dire que celui qui parle solitairement se parle à lui-même, qu'à lui aussi les mots servent *de signes, à savoir d'indices* de ses propres vécus psychiques ?», s'interroge-t-il[16]. Or, ce qui ne semble ici qu'un lapsus va progressivement prendre la forme de la thèse selon laquelle l'expression se dérobe au concept de signe — qu'elle en est indépendante. Cela conduira ainsi Husserl à conclure dans la sixième *Recherche* que «la signification ne peut pas être, en quelque sorte, suspendue en l'air, mais pour ce qu'elle signifie, le signe, dont nous disons qu'elle est la signification, est totalement indifférent[17].» Dès lors, la signification est soumise de part en part à l'idéalité du sens, ce qui permet aussitôt de dénier l'inscription signitive de cette idéalité, tout en assurant la possibilité de la vérité — et la phénoménologie tout entière s'enracine dans cet effacement du signitif. Aussi peut-on sans doute reprendre ici, à propos de la totalité de l'itinéraire husserlien, ce qu'écrivait Derrida dans son commentaire du privilège accordé à la voix :

> C'est à la condition de cette proximité absolue du signifiant au signifié, et de son effacement dans la présence immédiate que Husserl pourra précisément considérer le médium de l'expression comme «improductif» et «réfléchissant». C'est aussi à cette condition qu'il pourra, paradoxalement, le réduire sans dommage et affirmer qu'il existe une couche pré-expressive du sens. C'est à cette condition que Husserl se donnera le droit de réduire la totalité du langage, qu'il soit indicatif ou expressif, pour ressaisir l'originarité du sens[18].

En d'autres termes, l'effacement du signe en général va permettre à Husserl de généraliser le concept de signification — et c'est cette généralisation, plus que l'effacement du signitif en lui-même, qui rendra définitivement irréalisable tout «tournant linguistique» dans la phénoménologie[19]. Pourtant, les *Recherches logiques*, lors de leur première édition en 1900-1901, ne le rendaient pas véritablement impossible, comme l'atteste la longue correspondance que Husserl entretint de

---

16. *Ibid.*, p. 43 (je souligne). Voir J. Derrida, *La Voix et le phénomène*, p. 45-46.

17. Edmund HUSSERL, *Recherches logiques*, t. 3, tr. H. Elie et al., Paris : P.U.F., 1963, p. 117.

18. J. Derrida, *La Voix et le phénomène*, p. 90.

19. Je reprend cette thèse à Michael DUMMETT, *Les Origines de la philosophie analytique*, tr. M.-A. Lescourret, Paris : Gallimard, 1991.

1891 à 1907 avec Frege[20] — tout au plus improbable. Le tournant — anti-linguistique donc — a bien plutôt lieu lors de la rédaction des *Idées directrices* et de la seconde édition des *Recherches* (1913), que Husserl rend alors «conforme» à la nouvelle doctrine.

C'est en effet dans le premier volume des *Idées directrices* que Husserl propose cette généralisation du concept de signification, qu'il appelle noème. On sait qu'il introduit cette notion pour désigner le corrélat intentionnel du vécu, qu'il distingue des composantes réelles de celui-ci. Il montre ainsi que le noème complet est formé de diverses couches rassemblées autour d'un «noyau central», qui correspond au pur «sens objectif[21]». Dans le troisième tome de ces mêmes *Idées directrices*, il précisera d'ailleurs explicitement que le concept de noème est une extension de celui de signification : «Le noème en général n'est, quant à lui, rien d'autre que la généralisation de l'idée de signification au domaine total des actes[22].» Or cette généralisation est absolument nécessaire à Husserl, notamment à sa problématique logico-grammaticale, et elle consiste, au moins en partie, à radicaliser la distinction entre la face signifiante ou signitive et la face signifiée ou idéale. C'est la raison pour laquelle Husserl peut — et doit — opérer dans les *Idées directrices* une distinction entre le *Sinn* et la *Bedeutung*:

> Nous adoptons pour point de départ la distinction entre la face sensible, et pour ainsi dire corporelle, de l'expression et sa face non sensible, «mentale». Nous n'avons pas à nous engager dans une discussion serrée de la première, ni de la façon dont les deux faces s'unissent. [...] Nous envisageons uniquement le «signifier» (*Bedeuten*) et la «signification» (*Bedeutung*). A l'origine ces mots ne se rapportent qu'à la sphère linguistique, à celle de l'«exprimer». Mais on ne peut guère éviter — et c'est en même temps une démarche importante de la connaissance — d'élargir la signification

---

20. Voir Gottlob FREGE et Edmund HUSSERL, *Correspondance*, tr. G. Granel, Mauvezin : T.E.R., 1987. Rappelons à ce propos ce que Husserl écrivit à la fin de sa vie sur une carte postale, en dépit ou en déni de ce long colloque : «Je n'ai jamais connu personnellement Frege et je ne me rappelle plus quelle fut l'occasion de cette correspondance. Il était alors tenu généralement pour un original, certes pénétrant, mais stérile aussi bien comme mathématicien que comme philosophe.» A quoi l'on conclura sans doute que la mémoire n'est pas moins un palimpseste (ou un bloc-note magique) que le texte...

21. Edmund HUSSERL, *Idées directrices pour une phénoménologie*, tr. P. Ricœur, Paris : Gallimard, 1950, p. 316.

22. Edmund HUSSERL, *La Phénoménologie et les fondements des sciences*, tr. D. Tiffeneau, Paris : P.U.F., 1993, p. 106.

> de ces mots et de leur faire subir une modification convenable qui leur permet de s'appliquer d'une certaine façon à toute la sphère noético-noématique: donc à tous les actes, qu'ils soient ou non combinés à des actes expressifs. Ainsi nous n'avons même jamais cessé de parler, pour tous les vécus intentionnels, du «sens» — bien que ce mot soit employé en général comme équivalent du mot «signification». Pour plus de clarté nous réservons de préférence le mot *signification* pour l'ancienne notion, en particulier dans la tournure complexe de «*signification logique*» ou «*expressive*». Quant au mot «sens», nous continuons de l'employer dans son ampleur plus vaste[23].

Le mouvement qui s'amorçait dès le texte sur la sémiotique, pour s'amplifier dans les *Recherches logiques*, aboutit donc ici à la thèse massive et explicite selon laquelle le sens n'exige nullement un signe — bien qu'il puisse incidemment s'y unir.

Et c'est probablement ici que le privilège que Husserl accorde au nom partout dans ses études sur le langage révèle au mieux son motif cognitif et ses enjeux gnoséologiques, comme en témoigne le projet de «morphologie pure des significations». Reprenant en partie des développements de la quatrième *Recherche*, Husserl énonce en effet dans les *Idées directrices* les principes d'une «loi de "nominalisation", selon laquelle à chaque proposition et à chaque forme partielle susceptible d'être distinguée dans la proposition correspond un élément nominal.» Car le nom — contrairement aux syncatégorèmes que l'on définit traditionnellement, on l'a vu, comme ayant une signification «incomplète» — devrait avoir un sens plénier. Les concepts qui sont alors issu de cette opération «constituent les *dérivés formels catégoriaux de l'idée d'objectivité en général*, et fournissent le matériel conceptuel fondamental de l'ontologie formelle[24]». Or Husserl tentera d'édifier, dans *Logique formelle et logique transcendentale* (1929), cette morphologie des significations qui doit permettre idéalement de construire la série complète des jugements de connaissance, série qui aboutirait dans une forme unique, située au terme de la recherche. Cette forme prédicative infinie permettrait ainsi d'expliciter la connaissance exhaustive de la réalité. Or, le *telos* de ce processus doit résider non pas dans une *prédication* infinie, mais, grâce à la nominalisation, dans une *intuition catégoriale* infinie et nominalisée. Ce processus dans lequel les prédicats sont transformés en attributs par

---

23. E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, p. 418-19.
24. E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, p. 407.

itérations successives[25] aboutit donc, à l'infini de la recherche, au nom de tous les noms, c'est-à-dire à la connaissance pleine et intuitive de la totalité de l'objet, de l'ensemble du monde — du tout de l'être. Or, si cette connaissance achevée est certes idéale et infinie, la certitude du vécu, en tant qu'il s'inscrit dans cet espace nominalisé où chaque objet correspond à une intuition, assure à l'évidence la possibilité constante d'un passage de l'informulé au formulé. En ce sens, la phénoménologie est bien le *logos* du phénomène, puisque seul le phénomène peut être exprimé tel qu'il est intuitionné. C'est la raison pour laquelle, selon Husserl, le langage comme *logos* ne fait qu'un avec la phénoménalité. Cette unité est cependant amphibologique : car Husserl reconnaît d'un côté que la fonction linguistique est inséparable de l'intuition, puisqu'en elle le vécu se *nomme*; mais de l'autre il considère que le langage, dans sa facticité contingente, dénature l'évidence phénoménologique du vécu. C'est la raison pour laquelle, en dernière instance, le signe, le mot — le nom lui-même — doit être réduit et séparé du sens, de l'idée — de ce qui porte le nom.

> ... mais il faut alors cesser de soumettre le langage, et le nom dans le langage (d'ailleurs le nom, le nom propre ou le nom par excellence est-il *dans* le langage et que voudrait dire cette inclusion?) à quelque généralité, figure ou schème topologique que ce soit.
>
> J. Derrida, *Sauf le nom*

Jean-François ÆNISHANSLIN

---

25. Voir E. Husserl, *Logique formelle et logique transcendentale*, notamment p. 74-75.